

Les échos de Cos

Les témoignages de quelques « anciens » de la commune sur la vie à Cos

Cette nouvelle rubrique que nous avons nommée « Les échos de Cos » est initiée par ce « reportage » des membres de l'équipe municipale qui ont interviewé les seniors nés sur la commune afin qu'ils nous livrent les anecdotes remarquables ayant façonné notre beau village au fil des ans et pour que perdure cette mémoire des us et coutumes d'antan.

Georgette Baby, Pierrette Piquemal et son frère René Rumeau, Gilbert Blazy et Roger Marrot - quatre témoignages évoquant l'école communale d'avant-guerre et les jeux d'enfants, le catéchisme et la messe du dimanche ou de Noël, les travaux des champs en famille, les moyens matériels disponibles, les relations de voisinage, le commerce de proximité de l'époque, les distractions, et aussi les anecdotes sous l'occupation allemande...

Georgette Baby

Juin 2022 - Visite chez Georgette Baby qui nous attend, elle a préparé notre entretien avec quelques photos et rempli un cahier plein de souvenirs que sa fille Annie a rempli sous sa dictée. Sa mémoire est intacte tout est commenté, étayé en tout et pour tout trois mots ou noms propres au maximum lui feront défaut.



Bonjour Georgette. Merci de contribuer à notre rubrique. Pouvez-vous vous présenter ?

Je suis née le 4 janvier 1933 à Cos, je suis fille unique, maman était de Cos et papa de Rivèrenert. Mon mari aussi était ariégeois, de L'herm.

Quelle langue parliez-vous ?

Le patois, mais tous les patois ne sont pas les mêmes, certains mots sont différents. Vers Saint Girons, par exemple, les pommes de terre cuites c'est les cuartous, ici c'est les taillous.

Où êtes-vous allée à l'école ?

Uniquement à Cos et jusqu'au certificat que nous avons tous eu (*dit avec une certaine fierté*). Il y avait 13 élèves, on a eu un certain retard, parce que les enseignants ont beaucoup changé pendant la guerre. Mais nos deux institutrices, Mme Simorre et Mme Descouens qui habitaient au-dessus de la mairie actuelle, nous on fait rattraper. Tout est dans ma tête, les tables en bois, le poêle, les encriers, et fallait pas plaisanter avec la correction et la politesse. Il ne faisait pas bon être puni, on nous mettait à genoux sur un boulier... on n'avait pas envie d'y aller. Je revois un grand châtaigner dans la cour qui devait être centenaire ou plus, fallait sept ou huit enfants pour en faire le tour en se donnant la main.

La cour de récréation, c'était de la terre battue et à côté du monument aux morts, il n'y avait pas ce petit mur, ça partait en pente douce jusqu'à la route. Il y avait aussi deux gros tilleuls, je garde un très bon souvenir de mes années d'école.

Une fois par semaine, le soir dans la salle de classe, nous avions catéchisme avec Mme Atthané, une dame de Foix qui avait une boutique de vêtements rue des Marchands. Cela me rappelle le mois de Marie, en mai, dans une maison du village qu'on nous prêtait, on y avait monté une chapelle décorée de fleurs.



Vous avez quels souvenirs de la guerre ?

D'abord, beaucoup de veuves de la guerre 14-18 vêtues de longs jupons toujours de couleur foncée. Puis à la seconde guerre, on voyait passer des camions de soldats ici dans le centre du village, ils me faisaient peur quand j'allais garder les vaches toute seule, faut dire que j'étais petite. Ils venaient de temps en temps dans les fermes se choisir très souvent une vache ou autre chose, ils étaient accompagnés d'un milicien, un traître, quelqu'un qui parlait la langue pour se faire comprendre.

Ils les payaient ?

Oui, mais le prix c'est eux qui le fixaient. Mon père avait beaucoup de mal à l'avalier, on avait un petit troupeau.

Georgette nous explique où se situaient les terrains de ses parents. Grâce à sa mémoire intacte, elle nous précise les sentiers de la commune à l'époque, dont certains ont disparus, les routes pas encore goudronnées, rien ne lui échappe !!

Où alliez vous chercher l'eau ?

Au puits au-dessous de chez Maurette, c'est là qu'on allait, nous on n'en avait pas, mais chez Marrange, chez Rumeau oui, à Davail ils en avaient un et en plus une fontaine et même un lavoir, c'étaient les mieux lotis.

L'eau courante vous l'avez eue quand ?

On a dû l'avoir au début des années 60 et ça nous a changé la vie. Avant, pour laver le linge, on le portait dans une brouette. Je me demande comment mes parents me faisaient faire ça alors que je n'étais qu'une enfant !!! Après avoir lavé le linge, ici dans des comportes, on allait le rincer à la fontaine. Plus tard, la mairie a installé un lavoir juste au-dessous de la cabine téléphonique en face du terrain de boules et des abreuvoirs tout en longueur pour les bêtes, et on venait les faire boire. Ça ne paraît pas maintenant mais c'était un progrès.

Autre chose me revient, quand on gardait les vaches, il n'y avait pas de clôture et il ne fallait pas qu'elles se mélangent, il arrivait qu'on soit trois gosses, Jackie (*le papa d'Alain Laurens*) dans le pré du bas, Odette de Marange dans le pré du dessus et moi au milieu, et on jouait du pipeau qu'on apprenait à l'école, ensemble mais pas proches.



Vous n'avez jamais imaginé faire autre chose ?

Oh si, mais mon père m'a rapidement expliqué que j'étais seule, qu'il y avait de la terre et qu'il n'y avait pas d'autre choix. Mais la terre ça m'a toujours plu, au final je ne regrette pas, j'aime les animaux aussi, je ne peux pas dire que j'ai été malheureuse et puis, je suis toujours là, je ne me plains pas même si ça a été dur. C'était ma vie, mon destin et puis à la campagne, on était tous logés à la même enseigne (*haussement d'épaule*). Et puis je me suis mariée et le voyage de noces, nous l'avons fait à Lourdes, c'était la première fois que je prenais le train.



(Des moments lui reviennent, des gestes aussi qu'elle nous montre, comment faire les gerbes liées, comment après ils "gerboyaient", la batteuse qui se mettait à la bascule où tous amenaient leurs gerbes, explication aussi de la "paillère", la façon de la constituer).

Ils n'étaient pas forts les anciens... ça, il fallait savoir le faire ! (*avec un demi sourire*). Et puis on s'aidait, il fallait être nombreux pour faire ce travail, on n'allait pas aussi vite que maintenant. Il y avait pas loin d'une vingtaine de personnes souvent, fini chez l'un on allait chez le voisin, de formidables moments de fête, de partage.

Qu'est-ce que vous cultiviez ?

« On avait des vaches, des brebis, donc avoine, maïs, blé, orge et des betteraves pour les cinq ou six cochons, et jamais deux fois la même récolte sur la même parcelle, fallait anticiper et savoir ce que l'on allait y mettre l'année d'après. L'orge était grillée pour faire du café. Je m'en souviens bien, comme si c'était aujourd'hui, le pire c'était les betteraves, on en faisait au moins dix tombereaux, on les bêchait trois fois au moins, et on les ramassait à la main ? J'ai passé une vie courbée et pourtant, (*souriante*) je n'ai pas mal au dos... »

On avait des vaches suisses pour le lait qu'on trayait deux fois par jour et on allait porter les bidons de lait à la route et puis Saurat, qui avait son épicerie à la fontaine de l'oie, nous le prenait pour le vendre.

Qui passait vendre dans le village ?

Le boulanger, c'était Sentenac. On achetait des boules de pain qu'on ne payait qu'une fois de temps en temps, et pour noter le pain qu'on lui devait, il avait un truc à lui : il prenait deux baguettes en bois exactement les mêmes, il y inscrivait notre nom et chaque fois qu'on achetait une boule, il les mettait très précisément côte à côte et il faisait une encoche sur les deux avec une sorte de scie, on en gardait une et lui avait l'autre, de sorte que personne n'aurait pu tricher.

L'épicier, c'était Rouch qui avait son magasin place Parmentier. Le chiffonnier Slami passait de temps en temps, il récupérait la plume de nos volailles, les peaux des lapins, les vieux habits, les chiffons, les ferrailles, il récupérait de tout.

Tous les ans, il y avait le bouilleur de cru de Baulou qui venait s'installer près de chez nous. Il était de la maison, déjeunait avec nous. Prunes, cerise, poires, rien ne se perdait, bien sûr après une macération de plusieurs mois. L'eau de vie servait à tout, à désinfecter, faire des conserves, des fruits au sirop mais (*l'œil malin*) pas que... Chacun portait son bois pour chauffer l'alambic, il faisait la "gnole" près de la source qu'on partageait avec le voisin, avec qui on s'est toujours bien entendu.

"Qui à un bon voisin a un bon matin" nous dit Georgette.

On avait aussi Florentin le garde champêtre, puis Alice sa fille, elle je la vois sur son solex, ils venaient nous annoncer les nouvelles.

Le facteur avec son gros sac en cuir, on s'écrivait et n'y avait pas de téléphone. Pour un coup de fil, on allait chez la mère de Pierrette, et après il y a eu la cabine.

Et la météo de l'époque ?

Oh la la, c'était pas pareil, s'il nous fallait travailler maintenant avec les outils d'avant, rien à voir.. . Heureusement qu'avec leur matériel actuel, ils font tout presque en même temps. De mon temps, avec les bêtes, on respectait des périodes, couper, laisser sécher, mais les saisons étaient mieux marquées que de nos jours. Quand il neigeait et qu'il fallait aller chercher de l'eau pour les bêtes, c'était pas facile. Nous, on a eu un tracteur dans les années soixante et tout été plus facile, alors qu'avant parfois avec le brabant il fallait deux attelages de vaches pour avancer dans les champs en pente. Et puis dans les labours, enceinte ou pas, fallait y aller, on y était toujours au turbin. Les jeunes trouvent çà trop dur mais on va peut-être y revenir avec ce qui se passe, mon père disait "y tournarem a la terro".

Elle nous explique comment on semait le blé avec des jalons pour respecter les espaces et être sûr d'avoir semé partout du blé qui était bleu parce qu'il avait trempé dans le vitriol pour éviter les maladies.

Finalement, on en a fait quand même quand j'y repense... Le temps est passé, les enfants sont arrivés, mes parents puis mon mari sont partis.



Et les distractions ?

Le lundi tous les quinze jours, il y avait la foire au champ de Mars derrière la poste à Foix, et là on se retrouvait pour danser, les jeunes. On dansait aussi dans le haut du col del Bouich, il y avait une gargotte qui faisait café au bord de la route et on dansait sur la route, il n'y avait pas la circulation qu'il y a maintenant, la patronne on l'appelait la "funtanierato", et on y allait accompagné de parents. A une époque, il y même eu un bal au-dessus de 'la clé' à Saint Martin de Caralp.

Et la fête à Cos ?

Oui, il y avait une fête devant l'école, je me souviens de jolies robes mises pour l'occasion que me donnaient mes cousines de Foix légèrement plus âgées que moi. C'était tout simple, un podium et deux ou trois musiciens, accordéon, harmonica, batterie...

Et les voyages ?

Pas pendant que je travaillais mais après oui, dès que j'ai pu, l'Autriche, la Corse, l'Andalousie, le Portugal, la Suisse, le nord de L'Espagne et une croisière de huit jours en Méditerranée pour visiter les ports et leurs alentours... que de bons souvenirs.

Vos occupations maintenant ?

Je ne vois plus très bien, mais quand même de la lecture avec une loupe, des mots croisés, du jardinage, et quand je ne fais rien, je regarde ces paysages de Cos, je me sens bien ici avec tous mes souvenirs heureux et malheureux. Je pense avoir été une bonne mère, très attentionnée, attentive et pleine d'amour, mes enfants Paulette, Michèle, Jacqueline, Annie et Jean Pascal passaient avant tout. Mes racines sont très profondes, très attachée à Cos, j'ai vécu ici toute ma vie, je suis une mémé, bientôt quatre-vingt-dix ans, mon contrat sur cette terre est bientôt terminé. J'ai peut-être oublié certaines choses mais je n'ai rien inventé, nous dit-elle en conclusion.

Nous quittons Georgette après une après-midi passée trop vite, jamais triste, parfois un peu nostalgique, souriante toujours, sans pouvoir tout écrire ici, de ce qui a été dit de sa vie, qu'elle nous a raconté comme un roman.

Pierrette Piquemal et René Rumeau

Septembre 2022 - Pierrette Piquemal nous reçoit en compagnie de son frère jumeau René Rumeau. Petite particularité : l'un est né avant minuit et l'autre après minuit, donc des jumeaux pas nés à la même date, à un jour d'écart.



C'est un double témoignage que vous allez nous livrer !

"Malgré nos quatre-vingts ans, nous avons passé un formidable moment. Pas un agacement, pas un accrochage, même léger entre nous deux". Une entente admirable, les mêmes souvenirs et le même ressenti ; quand l'un peine sur un mot ou une date, le second sert d'internet et vient à la rescousse.

Où êtes-vous nés ?

A la maison à Cos, la sage-femme venue de Foix en taxi. On habitait dans notre maison sur la place de la Bascule et maintenant on se la dispute ! (*dans un sourire*).

Quelle langue parliez-vous ?

Le français, bien sûr, mais on comprenait et on parlait le patois. Un de nos camarades de classe, Denis, lui, parlait un mélange des deux : pour parler de sa place il disait le 'parsou' plutôt employé pour le cochon. Les instituteurs ne voulaient pas que les élèves emploient une autre langue que le français, bien que de le savoir pouvait aider, les racines étant les mêmes.

Et comment communiquait-on ?

Pas de téléphone au village, la cabine téléphonique c'était chez nous et quand il y avait un télégramme, une sonnerie installée près du téléphone communiquait avec l'école pour avertir la maîtresse qui venait le récupérer.

Et l'école, quels souvenirs en gardez-vous ?

René : J'étais un peu moins à l'aise que Pierrette qui aidait les petits à faire les devoirs. Moi, je demandais parfois à mon grand-père de me réveiller à cinq heures du matin pour apprendre une récitation. Heureusement pour moi que Mme Llau a remplacé Mme Descouens qui me terrorisait.

Pierrette : Mais nos parents se sont toujours occupés de nous en suivant de près notre scolarité. Les cahiers de vacances étaient souvent faits au dernier moment avec l'aide de Georgette Baby, de quelques années notre aînée. Pour que la maîtresse puisse arriver à l'école quand il y avait beaucoup de neige, les parents allaient dégager la route.

René : A quatorze ans, après la guerre, il fallait quelquefois que j'aide aider mon père et mon grand père à faucher le matin, de bonne heure, et à neuf heures j'étais sur les bancs de l'école !

Pour les vacances d'été vous partiez ?

Les vacances scolaires, c'était pas la mer, c'était aider aux travaux de la ferme, garder les vaches, une dizaine, et les brebis aussi, une soixantaine. Il y avait une jument pour les outils à tracter et une demi-douzaine de cochons. L'été, les fêtes de Cos se tenaient sur la place où l'on mettait du sable pour niveler et boucher les trous ; les jeunes décoraient l'estrade avec des genévriers qu'ils allaient couper à la Tière, au-dessus de Cos, avec des guirlandes de fleurs en papier qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Le souvenir des repas de fête avec des tablées de vingt-cinq à trente personnes ; la nostalgie, entre autres, des pommes mises dans le four à bois qui se gardaient normalement longtemps, mais qui disparaissaient vite, et tout ça préparé par leur maman toute seule... (*'tu te souviens de maman ?' est revenu souvent dans la conversation*).

Et de Noël, des souvenirs ?

Noël était l'occasion de réunir pas mal de monde. Il y avait un repas sans viande et du vin chaud avec de la cannelle avant de partir à la messe de minuit avec un fourgon des transports Batterman de Foix dans lequel tout le monde s'entassait. Mais bien avant ce temps-là, il fallait y aller à pied. Ensuite, retour à Cos pour le réveillon, bien sûr préparé par Maman. Il n'y avait jamais de repas à l'improviste comme maintenant, les repas c'était après une invitation car il fallait du temps pour préparer.

Ah oui, il n'y a pas d'église à Cos !

Eh non, et le catéchisme, c'est le curé Sarda qui venait faire les cours chez nous à la maison, ou alors sous le tilleul et le marronnier de la place de l'école. L'église c'était à Foix. Tous les dimanches pour la messe, notre grand-père s'y rendait à pied, bien qu'handicapé, après s'être lissé la moustache au fer à friser chauffé sur la cuisinière. La messe, il ne fallait pas y aller bras nus et les chaises étaient nominatives.

Et les enterrements ! Il y avait plusieurs "standings" : les plus riches avaient un corbillard tracté par des chevaux et décoré avec des 'plumets' sur le dessus, et aussi un rideau mortuaire posé sur la porte du défunt.

Et la guerre, vous vous en souvenez ?

De la guerre et de la libération, rien, juste ce qu'on nous a raconté après : 'la cabane des allemands' au Roc de Caralp aujourd'hui effondrée, le jour de la libération de Foix où les gens se sont précipités pour voir un allemand pendu, à la mairie semble-t-il, la corde avait cassé et ils ont dû le pendre une seconde fois. Les parents, comme d'autres, étaient obligés de vendre les produits de la ferme aux allemands tout comme aux maquisards, avec bien sûr les "critiques" qui sont allées avec.

Vous aidiez vos parents, à la maison et aux travaux de la ferme, comme beaucoup ?

Pierrette : A dix ans, j'étais capable de préparer le repas quand les parents étaient occupés. Au retour de l'école, le goûter était prêt avec souvent, à côté, un petit mot donnant les tâches à accomplir. Malheur si ça n'était pas fait !.

René : il m'est arrivé de partir à minuit, à pied, jusqu'à Tarascon pour aller vendre une jument au marché, et d'autres fois, de partir à l'Hospitalet avec le bétail, de marcher toute une journée et toute une nuit et, chose que je ne croyais pas possible, de m'endormir en marchant... Je tondais les brebis avec des copains qui venaient me donner la main, puis la laine était vendue à M. Carbonne à Foix.

Pour la fête du cochon on s'y mettait à dix parce que certains faisaient jusqu'à 250 kilos, en prenant soin de le tuer comme il faut, chacun ayant une consigne précise pour le tenir - fallait pas mettre n'importe qui aux pattes ! - ensuite il fallait l'ébouillanter... Et toutes les recettes transmises de génération en génération, comme la fricassée, le saucisson ou la sanquette. Les boyaux étaient nettoyés au ruisseau ou au 'lavadou' : "On laissait refroidir toute une nuit et le lendemain, avec le renfort de petites mains, on attaquait la découpe... c'était vraiment la fête."

Pierrette : Le blé était moulu à Foix, toute une matinée pour un sac avec lequel, quelques fois, Maman faisait le pain. Mais le plus souvent, on l'achetait au boulanger de Sentenac qui faisait les tournées et qui ajoutait le 'refois', un petit morceau donné en plus pour éviter toute contestation au cas où le poids ne serait pas exact).

C'était une époque où les gens se donnaient un coup de main, et puis se retrouvaient le soir en été, entre voisins du quartier, à sortir une chaise et se raconter leur vie.



Finalement, dans notre enfance et notre jeunesse, on n'a manqué de rien, on n'a jamais été malheureux, on mangeait les produits de saison : comme dit Georgette, des tomates hors saison, on n'aurait pas pu se les payer ! On se demande si ce que l'on a vécu, on l'a réellement vécu. Comme disait mon frère Georges, ceux qui te disent que c'était mieux avant, c'est qu'ils n'ont pas eu la même vie !

Gilbert Blazy

Février 2022 - visite chez Gilbert Blazy qui nous reçoit avec sa gentillesse et sa simplicité, Françoise et moi, craignant que sa mémoire lui fasse défaut. Son fils est là mais même si certains souvenirs tardent à remonter à la surface, Gilbert s'en sortira bien tout seul.



Quelle langue parliez-vous, français ou patois ?

Patois tout le temps, j'ai parlé français quand j'ai eu les enfants, mais avec mon frère on parle toujours patois.

Vous êtes né où ?

A la ferme ici, le 5 février 1933, et j'ai été à l'école ici à Cos jusqu'à quatorze ans, c'était la limite. Il n'y avait que des gosses de Cos. On y allait à pied avec le casse-croûte, on le faisait chauffer sur le poêle qu'on allumait le matin. La neige, c'était pas une semaine comme maintenant, on prenait un traîneau pour descendre jusqu'à la grange, c'était amusant mais le soir moins, il fallait le remonter. Qu'est-ce qu'il pouvait neiger à l'époque, d'ici jusqu'au camping, "c'était tout de niveau". Ici il ne neige plus. Pas trop de souvenirs de la fin de la guerre, j'avais huit ans, juste que des gens de Foix venaient parfois acheter le peu qu'on avait.

Vous aviez l'eau courante ?

Oh la la non, pour l'eau on avait une source un peu plus bas, il fallait aller la chercher et donc en hiver c'était pas amusant quand c'était gelé. On l'a eu à la fin des années 50. Avec le voisin on faisait un passage pour y arriver et il fallait la monter aussi pour les vaches.

Et l'eau chaude n'en parlons pas ?

Si, dans éclat de rire, au coin du feu dans le chaudron ...

La route était goudronnée ?

Non, d'ailleurs elle n'était pas là, c'était un chemin qui passait au-dessus de la grange chez Laurent, même pas empierré, tout juste si on y passait avec la charrette et les bœufs. Les marchands ambulants sont passés surtout après quand la route a été goudronnée.

Pour vous déplacer votre première voiture ?

J'ai dû l'avoir à la fin des années cinquante, et j'ai été un des premiers à avoir une camionnette, parce que avec Laurent on avait une entreprise de battage, on faisait la tournée dans les fermes. Pas pour me vanter mais jamais fatigué, toujours travailler, on finissait à minuit avec Laurent quand on avait la batteuse et à cinq heures du matin, levé on y repartait à nouveau. Mon premier tracteur, un engin vaillant et increvable dont la marque m'échappe.

*Quand vous étiez jeunes, vers vos dix-huit ans, vous alliez où pour vous amuser ?
(après un soupir et un très long silence..).*

A travailler mon pauvre, et s'il y avait une fête on y allait à pied ou avec un vieux vélo, j'avais celui de mon père qui ne tenait pas beaucoup, et on se rencontrait ceux de Cos à quelques petits bals.

En ce temps-là, les dimanches, il n'y avait pas grand'chose. C'était plutôt tous les lundis ou tous les quinze jours, je ne m'en souviens pas bien, à Foix les après-midis de foire que l'on allait se promener, boire un verre et c'est là que j'ai rencontré ma femme, elle était de Dalou. Mais on a plus travaillé que l'on s'est amusé.... Un souvenir avec les copains pour les ramades, on partait avec une sulfateuse, on frappait chez les gens et quand ils sortaient on les aspergeait avec la sulfateuse pleine d'eau...(rises).

A Lubenac, il y avait d'autres fermes ?

Oui (après réflexion) il y avait Lagarde : il y avait deux frères et une sœur plus âgés que nous et avant Lagarde je ne me souviens pas, la propriété appartenait à une personne de Foix, un certain M. Chabeau, qui avait une chapellerie. Une autre belle ferme, c'était celle de Rousseau qui a été transformée et une autre maintenant où habite Garitan. A côté de chez Ferriès aussi, une autre. Moi ici, pour ma ferme, j'ai fait les travaux, les moellons que je me fabriquais moi-même avec un moule qu'on m'avait donné et du sable que j'allais chercher au ruisseau derrière.

Vous n'avez jamais envisagé de faire un autre métier que ça ?

Non non non, j'ai toujours été bien ici

Et les vacances, on se doute que vous n'en preniez pas beaucoup !!

Non, une fois on était partis avec des copains du régiment de l'Aude une semaine au bord de la mer, c'est à peu près tout ce que j'ai pris dans ma vie. J'avais un cousin qui avait une maison à Saint-Pierre-la-Mer et il nous est arrivé quelques fois de partir un week-end avec ma femme.

En parlant des copains de régiment, Gilbert nous apprend, à notre grande surprise, qu'il ne garde pas un trop mauvais souvenir de la guerre d'Algérie, et nous explique qu'en fait il a fait son service avant que la guerre commence et qu'il a fini pratiquement son service quand elle a commencé. Il a juste servi sur certains sites qui, par chance, n'ont pas été attaqués. Le plus mauvais souvenir, la traversée en bateau....

Combien d'habitants il y avait à Cos ?

Oups ! beaucoup moins que maintenant : le tiers peut être (et là, Gilbert se met à nous détailler toutes les habitations et les habitants de ce qui était le centre du village, dont certains noms lui échappent).

Combien aviez-vous de vaches ?

Cinq ou six et après, un plus tard, deux ou trois de plus, et des trois ou quatre cochons ? On s'auto suffisait, ma mère descendait à Foix avec une petite remorque à pied, pour vendre quelques pommes ou ce qu'elle avait, et avec ça elle achetait du café et du sucre. Plus tard, un peu plus de modernité : on a eu un frigo assez rapidement, on était six ici.

Vous vous souvenez des fêtes de Cos ?

Je ne m'en souviens pas des fêtes de Cos, vraiment pas.

Comment ça se passait entre les voisins ?

On s'entraidait beaucoup, quand un avait fini, il allait aider un voisin qui n'avait pas fini, et pour le cochon, là oui, c'était un peu la fête.

Des événements qui vous ont marqué dans votre vie ?

La mort de ma femme surtout ça été le plus... et la guerre d'Algérie même si j'y ai échappé il y en a qui y sont restés.

Vous avez chassé ?

C'est ce qui me manque le plus, la chasse surtout depuis que les jeunes m'ont remplacé trois jours par semaine. J'allais à Baulou l'ambiance était terrible je me régalaïs. C'est ce qui me manque, répète Gilbert, les chiens, les piqueurs... je rencontrais du monde, le reste je m'en fous. Pas spécialement bon tireur mais quand l'occasion se présentait (*dans un demi sourire*). On chassait ce qu'on trouvait, pas besoin de permis, en derniers temps que le gros gibier au poste. Quand on tuait deux sangliers dans la saison, on était content, il n'y en avait pas autant que maintenant. Au début, on tuait ce que l'on voulait et ce qu'on pouvait, pas besoin de bagues, elles sont arrivées plus tard. Francis nous rappelle que les premiers chevreuils et cerfs ont été introduits dans les années soixante-dix. On chassait lapins, lièvres, et vannauts. Et (*l'air malin*) on avait toujours le fusil sur le tracteur...

La discussion dévie sur le cimetière et Gilbert qui remarque qu'il n'y en a pas encore, nous dit qu'il a été envisagé de le mettre du côté de chez Carrara quand il était élu.

Jean-François a voulu que j'y revienne parce qu'il voulait un agriculteur, mais je suis revenu comme conseiller. Avant j'avais été adjoint, en tout j'y suis resté peut-être quarante ans, j'en avais marre. D'abord avec Delfosse, après avec Rouch et puis Manaud.

Les réunions je ne me souviens pas tous les combien, quand il y avait des projets et comme il n'y avait pas de téléphones portables comme maintenant, il fallait se voir. Les élections ? Je ne m'en souviens pas bien mais il n'y avait pas de listes concurrentes, (*et là l'oeil s'éclaire*), à chaque fois que je me suis présenté, malgré que j'ai fait presque le plein de voix, j'ai eu deux fois mon nom barré, jamais su qui c'était ... Mai j'ai vu le village évoluer, le camping, la piscine, les chalets et la salle des fêtes. C'est mieux maintenant...

Des regrets ?

Non je ne vois pas trop, j'ai toujours fait ce que je voulais faire.

A quoi vous occupez vos journées ?

Du lit au fauteuil mal partout, en souriant ? Je suis cuit, je ne conduis plus, je ne suis plus sûr, mes enfants sont à côté et ils s'occupent de moi. Il faut savoir s'arrêter.

Si vous aviez la possibilité de jouer à la belote par exemple ?

Oui, ça pourquoi pas, j'en ai perdu l'habitude mais je m'y remettrai !!

Enfin quand on lui demande s'il serait partant pour retrouver tous les anciens dont on va récupérer les témoignage, Gilbert n'est vraiment pas enthousiaste. Difficile de quitter sa zone confort. Tout le temps de cet entretien, jamais le sourire n'a été bien loin, un moment agréable pour tous.

Roger et Mireille Marrot

Septembre 2022 - Roger Marrot et sa femme Mireille nous reçoivent dans leur jardin, mais Roger Marrot ayant vécu sa petite enfance et sa jeunesse plutôt sur Foix, nous récolterons peu de choses sur Cos. Cependant, avec sa bonhomie habituelle, il va malgré tout nous livrer des souvenirs rappelant ceux de Georgette Baby et Gilbert Blazy.



Vous habitez dans quel secteur de Cos ?

J'ai passé mon enfance, dès l'âge de deux ans en 1934, à la ferme de mes grands-parents au Cellier. Mon père travaillait sur les chantiers de pose des lignes électriques et m'y avait laissé, après s'être fâché avec ses parents.

Je ne pourrai dire que peu de choses sur Cos, à part mes copains dont Jojo Rumeau, le frère de Pierrette. En fait, depuis le Cellier, j'allais à l'école primaire de Foix puis ce fut le lycée.

Vous avez quels souvenirs de l'école ?

C'est très vague. Sur les photos d'écolier, je ne reconnais plus personne. Je me rappelle par contre que j'allais à l'école de Foix avec les sabots que m'avait faits mon grand-père et que je parlais le patois avec mes grands-parents, je le parle encore avec plaisir quand l'occasion se présente !

Et la guerre, vous vous en souvenez ?

Pendant la guerre, on avait de tout à la ferme, largement de quoi manger, on vendait même du lait aux fuxéens. On avait des réfugiés belges comme voisins. Et je me souviens des résistants, Emile Gaillard par exemple qui fabriquait des explosifs, et du cabanon qui est dans le pré à côté de chez Valentin Gelabert où mon grand-père et d'autres maquisards avaient caché des armes.

A la libération, j'ai voulu aller voir à Brousse parce que ça mitraillait du côté de la Cassière à Foix mais les maquisards m'ont fait partir, je n'avais que douze ans... Tiens, j'ai une anecdote sur la Libération : il y a une dizaine d'années, le général Bigeard, que j'ai connu personnellement, était à Foix pour la commémoration de la Libération, et dans son discours il a dit « il y a la droite et il y a la gauche en Ariège, mais il y a des cons partout ». Certains ont fait une drôle de mine...

Après l'école, vous êtes entrés dans la Gendarmerie, c'est ça ?

Après le bac, j'ai passé deux ans comme instituteur au Maroc avant de débiter ma carrière dans la Gendarmerie nationale car je n'avais pas la vocation agricole, je n'ai jamais aimé travailler la terre.

Je me suis engagé à 20 ans, pour le service militaire puis l'entrée à l'école militaire Aviation Blindés Cavalerie (ABC) à Chaumont et ensuite l'école d'officiers de la Gendarmerie (promo 57/58). Je suis parti en Algérie en décembre 1958 où j'ai sauté sur une mine 6 mois plus tard, ce qui m'a valu d'être rapatrié sur un poste dans la Gendarmerie Nationale à Narbonne.

Après 6 autres mois en Algérie en 1960, je suis parti à Dax suivre une formation à l'école de l'aviation civile légère et hélicoptère. Le BAP AUME en poche, j'ai été affecté à Narbonne pour 2 ans avant de partir 3 ans en outre-mer (Antilles) - les enfants sont nés durant cette période - et ensuite retour sur Rennes pour 9 ans, puis Arcachon et Bordeaux dans le civil jusqu'en 1980. J'ai alors été atteint d'une hépatite (soignée par acupuncture) puis ai obtenu une nomination à Toulouse en 1982 pour 4 ans (?? *personnel*) jusqu'à la retraite avec le grade de colonel en 1986.

J'ai une passion : les armes (outre le ski que j'ai pratiqué pendant 15 ans).

Il se trouve que ma fille Corinne (née en 1962 après l'aîné Patrick, avant Serge puis Didier né en 1967) est elle-aussi dans la Gendarmerie, mais je l'ai peu vue durant les 9 années qu'elle a passées sur des postes lointains (Corse, Réunion, St Martin).

Et vous êtes revenus à Cos !

Je passe ma retraite au Cellier avec mon épouse Mireille, nous nous sommes mariées en décembre 1958, 15 jours avant de partir en Algérie, et avons eu quatre enfants : trois garçons et une fille. Nous avons planté 2 500 pins Douglas en 1985 et maintenant, grâce au travail passionné de Mireille, il s'y trouve un jardin extraordinaire.

